

III

Les deux chattes

Au petit matin, après une secrète entrevue avec la patronne de l'auberge, qui le laissa fort satisfait, Mahbonai Ben Shuni chargea son âne et sortit par la porte nord toute proche, afin de prendre le chemin le plus court pour gagner Soréa. Il décida de ne pas s'arrêter chez les jeunes filles rencontrées la veille : il fallait quitter la ville au plus vite et, surtout, il avait déjà tiré un bon profit de son séjour à Timna. En partant, il jeta un coup d'œil à la chambre de l'auberge : les clients venus d'autres villes ronflaient à la lueur d'une lampe de nuit. Ceux qui habitaient Timna étaient repartis depuis longtemps, en se soutenant les uns les autres, à l'exception de quelques-uns, restés chez les servantes dont les chambres se trouvaient dans l'annexe. La propriétaire, quant à elle, avait décliné cet honneur, occupée à son négoce.

Un peu plus tard, Samson sortit à pas de loup de la chambre commune. Dans sa main droite, il tenait un objet allongé enveloppé de son manteau, dans la main gauche, la coiffure à plumes. Au milieu de la cour, il posa sa charge et, chassant un nuage de moustiques, plongea la tête et les bras jusqu'au coude dans une grande cuve en argile remplie d'eau. Il secoua longtemps ses bras et sa tignasse pour les sécher, puis arrangea ses sept tresses sur le sommet du crâne et remit sa coiffure à plumes. Il regarda autour de lui et tira de sous son manteau une épée d'Eqron à lame courte ; il la ceignit, resserra sa ceinture, s'enveloppa dans son

SAMSON, LE NAZIR

manteau et sortit sans bruit. Il ne prit pas la porte nord, mais se dirigea vers la sortie sud, prenant en sens inverse le chemin par lequel le Lévite était venu la veille. Même dans le faubourg des indigènes, tout le monde dormait encore. Seulement tout au bout, là où se trouvaient les maisons des Philistins, des silhouettes s'étaient mises à bouger dans une bâtisse basse qui ressemblait à une caverne : on y faisait du feu. Samson connaissait Timna ainsi que cette caverne, cette citadelle de la puissance philistine fermée aux indigènes, inaccessible à Dan et aux autres tribus d'Israël : la forge. Samson arrangea d'un geste instinctif les plis de son manteau du côté gauche, afin que l'objet volé ne dépassât point.

Lorsque le soleil parut, il avait déjà atteint la porte sud. Il faisait frais, tout resplendissait. Des milans criaient sous les corniches de la vieille tour ; des alouettes montaient dans le ciel les unes après les autres comme tirées par une ficelle, leur chant lui voilait l'oreille. Parsemées de lourdes gouttes de rosée, des fleurs rouges et lilas étincelaient et scintillaient des deux côtés du chemin. Il avançait rapidement sans jeter un regard à ces habitations où même les esclaves n'étaient pas encore éveillés, et en pensant avec reproche à l'indolence des Philistins : à Soréa, tous les moulins tournaient déjà à cette heure-ci. En arrivant devant la dernière maison, il éclata d'un rire silencieux : là-bas, derrière les arbres, il allait apercevoir l'étang par-dessus lequel il avait essayé de sauter avec sa perche. Aujourd'hui encore, le souvenir de sa chute dans la vase l'amusait. Comme il s'approchait de cet endroit, son regard perçant pénétra plus loin, jusqu'au perron bas à colonnes ; il n'y avait personne, il ne pouvait y avoir personne à cette heure-ci : Samson le savait.

Soudain, une voix de jeune femme l'appela par son nom. Il s'arrêta et se retourna. Une adolescente se baignait dans l'étang, brune et non pas rousse malgré les reflets cuivrés qui parcouraient sa chevelure au soleil. Samson fit une grimace et son visage se figea dans une expression hostile. La jeune fille se mit debout, à présent l'eau lui arrivait aux genoux. Samson sentit la colère le gagner. Il la savait capable de frasques, mais c'en était trop. Une femme à douze ans est une femme. Même chez les Philistins,

LES DEUX CHATTES

même chez les indigènes, il n'est point convenable de se tenir nue devant un homme. Il se troubla intérieurement, mais comme la diablesse comptait justement là-dessus, il ne voulut pas lui offrir ce plaisir. Il ne se détourna pas, ne baissa pas les yeux, il feignit l'indifférence et dirigea son regard par-dessus la tête de la jeune fille, l'air blasé.

« Où vas-tu si tôt, Samson, toi qui as passé la nuit à faire la noce ? » demanda-t-elle et le défi résonna dans sa voix. Du geste classique d'une femme qui veut se montrer dans toute sa beauté, elle leva les mains vers ses cheveux et se mit à les essorer derrière elle en se cambrant. C'était une jeune fille déjà très belle, mais le galbe élancé de son corps n'adoucit point Samson. « Espèce de petite vipère », pensa-t-il, et il lui répondit :

« J'ai à faire dans les montagnes. Je dois me hâter.

– Semadar dort encore. Et moi, je me baigne toujours ici à l'aube, tant qu'il y a de l'eau. As-tu déjeuné ? Voudrais-tu du lait de chèvre ? Attends une minute, je vais m'envelopper dans un drap et je viendrai avec toi : mes vêtements sont dans ma chambre. »

Samson répondit en haussant les épaules :

« Je n'ai pas le temps, je suis pressé. Au revoir. »

Il se détourna et reprit son chemin. Elle lui cria dans le dos avec un rire mélodieux :

« Je vois qu'il est des choses dont le puissant Tayish a bien peur ! »

Il répondit sans se retourner :

« Il est des choses qui ne l'intéressent pas ! »

Pendant, cette rencontre l'avait ému. Il se surprit à penser : « Et si Semadar s'était trouvée à sa place ? », et il devint tout rouge. Or, jamais l'aînée ne se serait comportée de la sorte. Comme toutes les jeunes Philistines, Semadar était bien plus libre dans ses attitudes que les filles de Soréa, mais c'était naturel chez elle, cela provenait d'une vivacité spontanée, d'un esprit aimable, et c'est pourquoi elle ne dépassait jamais la bonne limite. La cadette, elle, était bien différente : il y avait dans tout ce qu'elle faisait une intention cachée, presque toujours vicieuse comme aujourd'hui : elle ne cherchait qu'à attirer

SAMSON, LE NAZIR

l'attention. Sans cela, Samson n'aurait même jamais remarqué une petite écervelée de son espèce! Comment s'appelait-elle? Elinoar ou quelque chose de ce genre. Sans doute sa mère, une Avvite, avait-elle insisté pour lui donner un prénom cananéen. Samson avait déjà rencontré cette mère et lui avait témoigné du dédain. Les Avvites étaient considérés comme les plus méprisables des indigènes: on ne les connaissait nulle part à Canaan, sauf au sud du pays des Philistins où on les employait à transporter de l'eau et à couper du bois. La mère d'Elinoar, elle aussi, jouait plutôt le rôle d'une servante que d'une épouse. La vraie maîtresse de maison, c'était la mère de Semadar, une grande dame philistine.

*

Samson grimpait la côte depuis longtemps déjà: il n'y avait pas de chemin, pas même de sentier. Les collines, peu élevées à cet endroit, étaient abruptes et couvertes de buissons d'épines. Arrivé à un plateau, il regarda autour de lui. À gauche, deux cents pas plus loin, tout au bord de la falaise, poussait un figuier solitaire brûlé par l'éclair. «C'est là-bas», marmonna-t-il. Il dégarnit sa tête, retira son manteau, décrocha l'épée, la retourna pour la première fois entre ses mains et sortit enfin la lame de sa gaine en bois peint. Il donna plusieurs coups en l'air avec ce jouet dont il était peu familier, puis regarda le soleil et se dit: «J'ai du temps devant moi.» L'épée à la main, il se dirigea vers le bord du plateau en essayant d'éviter tout bruissement, de ne pas faire bouger les ronces souples comme des fouets.

Une ravine profonde et étroite se trouvait au-dessous. Une de ses extrémités se resserrait en une gorge, l'autre se terminait en impasse et là, au pied des escarpements de calcaire friable, on voyait l'entrée d'une grotte. À une trentaine de pas, près d'un arbre, gisait la carcasse d'un chevreau qui venait d'être dévoré, pas jusqu'au bout d'ailleurs: la tête et le cou étaient intacts; une corde le reliait à l'arbre. Samson hocha la tête, satisfait, et il commença les derniers préparatifs. Il détacha sa bourse, à présent presque vide, et la posa sous les buissons. Après réflexion, il

LES DEUX CHATTES

l'ouvrit et sortit un petit sachet. Se bouchant le nez, il en vérifia le contenu avec précaution : c'était une fine poudre brunâtre. Il replia soigneusement le sachet et le glissa sous sa ceinture. Puis, il s'approcha sur la pointe des pieds d'un rocher qui lui arrivait presque aux épaules, à mi-chemin entre l'arbre et la grotte et, s'y appuyant à peine, sauta jusqu'à son sommet où il posa ses deux genoux, faisant preuve d'une souplesse étonnante pour un homme de sa taille ; aussitôt, il se redressa et cria à pleine gorge, réveillant l'écho :

« Sors de là ! »

Personne ne sortit de la grotte, mais dans le silence enveloppant le bourdonnement des insectes agglutinés autour du chevreau, Samson sentit avec certitude la présence du fauve. Il lui sembla même qu'à travers les odeurs d'herbes humides, de sang coagulé, de début de décomposition et d'obscurité moite qui montait de la grotte, un léger filet de sueur chaude parvenait jusqu'à lui. Tenant l'épée dans sa main gauche, il jeta habilement une grosse pierre dans la grotte : un grondement étouffé retentit tout au fond, puis ce fut le silence.

« Sors ou je t'enfume ! » tonna Samson.

C'est alors qu'il vit dans le trou noir deux lueurs verdâtres, oblongues, verticales. Il lança une deuxième pierre juste entre elles deux : un rugissement rauque furieux retentit et une panthère apparut sur la saillie étroite devant la grotte. Longtemps, ils se regardèrent. De sa langue, la panthère tenta d'atteindre sa blessure, sa longue queue fouettait ses épaules. Les taches noires qui parsemaient sa fourrure gris-roux se rejoignaient à la naissance de ses pattes de derrière, formant une seule marque sombre. Ses pattes étaient grises, ses griffes paraissaient plus longues que des doigts humains. Tout en agitant sa langue, elle tournait la tête, le cou tendu, sans quitter l'homme des yeux. Elle ne rugissait plus, son sourd ronronnement, bien audible à présent, ressemblait à des roulements de tonnerre lointains.

« Tu es stupide, dit Samson, c'est moi qui ai attaché le chevreau ! »

La panthère fit une grimace, ouvrant une gueule large comme deux mains d'homme, mais elle n'avança pas.

SAMSON, LE NAZIR

Samson poursuit :

« Je l'ai apporté hier à la tombée de la nuit et je l'ai attaché avant que tu arrives. Pour que tu sois repue et ne partes pas trop tôt. Idiote ! »

Un grondement retentit tout au fond du gosier de la bête. Elle n'aimait pas la voix de basse de cet homme ; mais elle était repue et sage.

Samson se mit à fendre l'air avec son épée, provoquant un sifflement terrible.

« J'ai décidé de me faire barbier. J'apprends à manier cette lame et c'est sur toi que je l'essayerai en premier ! Saute ! »

Soudain, la panthère détourna la tête. Elle rentra ses griffes et, au mouvement des muscles sous sa peau, il vit qu'elle s'apprêtait à quitter la ravine.

« Tu fuis ? » hurla-t-il, et il jeta son épée pour saisir une pierre. Mais, avant que la pierre n'eût atteint son but, le fauve accepta le défi, rugit et, quittant la saillie, s'élança vers le rocher presque sans toucher le sol. Samson eut juste le temps de lever sa lame. Il frappa de toutes ses forces de haut en bas visant la gueule rouge grande ouverte ; mais il n'avait pas l'expérience de l'arme : la panthère s'écarta et le coup, porté de biais du bout de l'épée et donc bien moins puissant, l'atteignit à l'épaule, plus bas qu'il ne l'avait voulu. Cependant, asséné par une poigne très forte, il fit hurler la panthère qui descendit du rocher et s'allongea, tout en levant la tête, poussant des rugissements réguliers. Samson vit qu'elle se préparait à bondir de nouveau.

« Ce jouet ne vaut rien, dit-il à la panthère avec une grimace de dégoût. Je préfère revenir à mes vieilles habitudes. »

Et, lançant son arme au fond de la ravine, il se recroquevilla pour sauter. La panthère fondit sur lui, les pattes en avant, mais, à cet instant, Samson saisit le sacquet qu'il portait à sa ceinture et, d'un geste habile, il jeta la poudre dans les yeux du fauve. Une âpre odeur de moutarde se répandit dans l'air. La panthère hurla et frappa à l'aveuglette de ses deux pattes, mais Samson bondit par-dessus sa tête, tourna dans l'air pour retomber face à son adversaire et à peine eût-il touché terre qu'il se jeta sur son dos. Il ne lui restait plus qu'à agir selon son habitude, ce qui mainte-

LES DEUX CHATTES

nant qu'il était débarrassé de l'épée, ne présentait pas de difficulté. Il passa ses bras sous les pattes de la panthère, enlaçant ses doigts sur sa nuque et glissant ses jambes entre les pattes de derrière tandis que ses genoux se repliaient autour des cuisses du félin, presque au niveau des hanches. Il agissait vite et avec dextérité, mais ce ne fut pas simple : le fauve avait réussi à jeter en arrière sa patte de devant gauche et Samson, lui, avait eu tout le mal du monde à la rattraper : pour cela, il avait dû porter sa main juste au-dessus du pied griffu ; lentement, précautionneusement, il avait tourné son coude pour passer son bras sous la patte du fauve. À cet instant, sa main atteignit la nuque de la panthère avec la vitesse de l'éclair et ses dix doigts se joignirent. Quant aux jambes de Samson, elles avaient souffert bien davantage : les griffes du fauve avaient eu le temps de pénétrer dans son mollet gauche. À présent, l'homme et l'animal se roulaient par terre mêlant éternuements, rugissements, hurlements. La panthère était désormais impuissante, elle ne faisait que frapper l'air de ses griffes et lancer des mottes de terre de tous côtés. Sa situation ressemblait étrangement à celle d'un chaton à qui l'on a attaché un hochet au bout de la queue. Peu à peu, son rugissement se muait en un cri de douleur : en écartant ses coudes et en descendant ses mains enlacées le long de son dos, Samson finissait par lui briser les pattes de devant. Ce fut long. Puis, on entendit craquer les articulations – un bruit qui ne trompe pas – et la panthère poussa un hurlement semblable à celui de tous les grands fauves blessés à mort : il est alors difficile de reconnaître la race de l'animal. Ses extrémités pendaient maintenant comme des chiffons ; elle se releva une dernière fois sur ses pattes arrière, roula sur le dos pour écraser ce diable qui l'avait enfourchée. Mais, déjà, les doigts de Samson se refermaient autour de sa gorge. Bientôt, les rugissements et les hurlements cessèrent, on n'entendit plus que les râles de la bête qui suffoquait, la respiration menaçante de l'homme à la bouche serrée et les coups réguliers, sourds, de la longue queue.

Le combat ayant pris fin, Samson se releva, tâta son mollet lacéré et alla ramasser en boitillant sa bourse et son épée. Il trouva cette dernière dans les broussailles, la posa sur ses deux

SAMSON, LE NAZIR

mains et la porta vers la panthère, contemplant l'éclat de la lame gravée; faisant une moue méprisante, il rendit son jugement s'adressant à la panthère en ces termes :

« Cela ne valait pas le coup de la voler, et je n'aurai pas de regret à la rendre. »

Le soleil était déjà bien haut dans le ciel.

« Il est tard, dit-il à la panthère. J'aurais bien pris ta fourrure, mais je n'en ai pas le temps, ces ivrognes vont bientôt se réveiller. »

Il retourna à Timna par le même chemin, après avoir ramassé, tout en marchant, son manteau, sa coiffure à plumes et la gaine de l'épée. Bientôt, il repassa devant l'étang : il n'y avait plus personne. Il pénétra dans l'eau jusqu'aux genoux pour soulager ses blessures, mais ne resta qu'une minute. Déjà, les esclaves s'affairaient dans les maisons des Philistins. À l'intérieur de la forge, on entendait les coups de marteau et le sifflement du soufflet. Le vacarme d'une journée de misère avait envahi le faubourg, des chiens erraient dans les rues. Devant la palissade de l'auberge, il trouva l'un des Noirs et lui remit l'épée en disant :

« Rends cette camelote à Hanosh d'Eqron. Propose-lui un nouveau défi de ma part : lui sera armé et moi, je lui arracherai les oreilles à mains nues. »

Le Noir découvrit toutes ses dents dans un joyeux sourire; quant à Samson, il s'éloigna par le chemin de Soréa en sifflotant comme une alouette.